

---

# **Nature morte**

---

## Nature morte

C'est mon oncle qui m'a prévenu. Je déjeunais en compagnie de deux collègues quand j'ai pris son appel. Nous étions en train de raconter des conneries, surtout moi.

Au tonton, je lui ai dit trois fois « oui », deux fois « Ah bon ». C'est à peu près tout. J'ai raccroché, me suis levé, lâchant simplement :

— Vous m'excuserez auprès du boss. Faut que je file.

Regards interloqués des collègues.

L'une osa la question que l'autre, autant qu'elle, brûlait de poser :

— C'est grave ?

— Pas vraiment. Mon père est mort.

Lorsque je suis entré dans la petite cour intérieure de la maison où j'avais passé mon enfance, le silence était à peine plus pesant que dans mes souvenirs. J'ouvris la porte d'entrée et, lorsque mes yeux se furent acclimatés au manque de lumière qui régnait dans la pièce, je vis mon oncle et ma tante, statufiés, adossés aux meubles en mélaminé de la cuisine.

Ils semblaient choqués. Tristes, aussi. Je les aime bien ces deux-là. Du coup, j'ai eu de la peine pour eux.

L'oncle m'expliqua toute l'affaire. Dans la matinée, surpris de voir que les volets étaient restés fermés, il était venu sonner pour prendre des nouvelles. Pas de réponse. De retour chez lui, de l'autre côté de la rue, un voyant lumineux sur son téléphone indiquait qu'un message avait été laissé. C'était son frère. Il écouta le message : Il était question d'au revoir, ou plutôt d'adieu. Ce n'était pas très clair, mais ne respirait pas la joie de vivre. Il prit le double des clefs qu'il gardait toujours chez lui et retourna d'où il venait, accompagné de sa femme. C'est à ce moment-là qu'ils le trouvèrent sur le canapé du petit salon de télévision. Dans l'affolement, ils ne virent pas tout de suite l'arme restée enserrée dans les doigts raidis de sa main droite, ni le trou qu'avait fait la balle en pénétrant au-dessus de l'œil.

À peine trente minutes s'étaient écoulées depuis qu'ils avaient découvert le corps. Ils avaient prévenu le médecin qui allait venir constater le décès. Ils avaient également prévenu mon frère. Il était en route. Je savais qu'elle serait longue.

Ils me demandèrent s'ils pouvaient me laisser attendre seul le médecin. Ils avaient besoin de rentrer chez eux, tenter de se ressaisir. J'étais vraiment désolé pour eux. Je leur dis qu'ils pouvaient me laisser. Ce qu'ils firent.

Une fois seul, je pénétrai dans le petit salon. Mon regard se porta d'abord sur le dentier de mon père, posé sur le meuble de télévision. L'effet comique était imparable. Il s'était peut-être imaginé qu'il pourrait resservir à quelqu'un ? Juste à côté, ses lunettes. Là, on comprend mieux pourquoi. Elles auraient pu gêner au moment du tir. Je tournai la tête et le vis, assis, la tête inclinée sur la droite. Dans une posture assez proche de celle qu'il adoptait en s'endormant devant *Derrick*. Du sang, d'un rouge sombre tirant sur le brun, s'était répandu sur le canapé ainsi que sur le carrelage.

Le médecin tardait à arriver, aussi, je pris mon temps afin de fixer les images dans ma mémoire. Je m'imprégnai de l'atmosphère de cette pièce qui me parut plus petite que jamais, symbole d'une vie étriquée et médiocre, avec ces murs grossièrement crépis, couverts d'objets grotesques et disparates, dont il faudrait se débarrasser. Une odeur écœurante que je connaissais bien m'incommodait. Pas celle du cadavre encore chaud, mais celle de l'homme négligé, crasseux et suant qui gisait lamentablement comme il avait vécu.

Après le médecin, puis l'agent de police, ce fut au tour des employés des pompes funèbres de remplir leur office. Il fallut de nouveau adopter une attitude de circonstance. Pas question d'en rajouter et de composer une tête d'enterrement. Chaque chose en son temps. Simplement, veiller à ne pas trop sourire. Du seuil de la cuisine, je les ai vus mettre le corps dans une housse en plastique blanc. J'ai entendu le bruit de la fermeture éclair qu'ils fermaient.

Après leur départ, je retournai dans le petit salon. De nouveau, les lunettes et le dentier attirèrent mon attention. Ils me semblèrent disposés comme si un peintre s'apprêtait à en réaliser une nature morte. Je partis d'un fou rire nerveux. Cela me fit du bien.

J'étais en train de prendre l'air dans la cour intérieure lorsque mon frère arriva. Comme d'habitude, nous ne trouvâmes pas grand-chose à nous dire. Il me demanda où cela s'était passé. Je lui indiquai le petit salon et lui emboîtai le pas. Il balaya la pièce du regard, puis s'avança vers le meuble de télévision. Il prit le dentier, l'enveloppa d'un mouchoir en papier avant de le glisser dans l'une des poches de son pantalon de velours. Cocasse illustration des mystères de l'hérédité.